

LE NATIONALISTE

Journal du Dimanche.

"DROIT AU BUT"

ABONNEMENT :

Une piastre par année; strictement payable d'avance.

DIRECTEUR-GÉRANT :

OLIVAR ASSELIN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

1437, RUE NOTRE DAME, MONTRÉAL.

TÉLÉPHONE BELL :

MAIN 3237.

Publié par la Cie de Publication du

"Nationaliste," en instance d'autorisation près le gouvernement de Québec.

Le programme nationaliste

- I. Pour le Canada, dans ses relations avec l'Angleterre, la plus large mesure d'autonomie politique, commerciale et militaire, compatible avec le maintien du lien colonial.
- II. Pour les provinces canadiennes, dans leurs relations avec le pouvoir fédéral, la plus large mesure d'autonomie compatible avec le maintien du lien fédéral.
- III. Adoption, par toute la Confédération, d'une politique de développement économique et intellectuel exclusivement canadienne.

Le débat sur l'adresse est presque mot pour mot la répétition de celui de l'année dernière. De part et d'autre mêmes arguments, même vieilles rengaines, mêmes accusations, hélas! trop fondées, de dilapidation du domaine public.

La faiblesse de l'opposition s'est manifestée surtout dans la prétention de M. Tellier, que la loi actuelle sur la colonisation, qui, de l'aveu de tous ceux qui en ont observé le fonctionnement, est un chef-d'œuvre d'illogisme, est bonne en principe et que l'application seule est mauvaise. La faiblesse du ministre, comme aussi le déplorable esprit qui l'anime, s'est traduite dans des discours où les ministres ont odieusement calomnié leur province pour justifier l'aliénation intensive du domaine public. La commission de colonisation a paravers soi le témoignage de MM. Booth et Eddy, d'Ottawa, que nos forêts valent autant sinon plus que celles de l'Ontario. Ce témoignage a été publié par la grande presse quotidienne. Comment expliquer qu'il se trouve encore des gouvernants assez dépourvus d'esprit public, assez égoïstes, pour invoquer à l'appui de leur politique d'"après nous le déluge" le vieux mensonge de la pauvreté de nos forêts; pour affirmer que nous avons fait l'an dernier une bonne transaction en vendant à raison de \$111 le mille une étendue de bois de 3,150 milles carrés, quand nos voisins de l'Ontario en vendaient huit cent milles seulement, mais à raison de plus de \$4,000 le mille?

Nous avons déjà 68,000 milles carrés de forêt en coupe. Nous offrons de démontrer à tout homme de bonne foi qu'en dehors du versant de la Baie d'Hudson, qu'il ne saurait être question d'exploiter avant que cette partie de la province ne soit ouverte à la civilisation — et du train dont vont les choses, cela prendra bien un couple de siècles, — il ne peut nous rester plus de quarante mille milles de forêts à concéder. En vendant 3,000 milles par année, nous serons vite rendus au bout. Après, qu'est-ce qui restera au peuple de cette province pour assurer son avenir?

Les vrais dieux

Poètes, palissant sur des livres arides,
Qui tâchez à combler les abîmes ouverts
Que l'Ennui creuse en vous, vos tempes sont livides,
Le monde vous renie et vous appelle fiers!

Les cœurs les plus profonds sont aussi les plus vides;
Car tout ce qu'on y jette en joie, en pleurs amers,
Ne hausse, hélas! pas plus leurs profondeurs avides
Qu'un grain de sable acquis, le niveau des déserts.

L'ignorance orgueilleuse a peu d'âme : une goutte
De vulgaire plaisir suffit à l'emplir toute ;
Chez elle le frisson du mystère est banal.

Songez aux gouffres noirs que mon esprit soupçonne
Je tressaille devant les porteurs d'infini,
Quand vous passez, ô dieux que ne comprend personne!

ALBERT LOZEAU

LE BILL DE LA MILICE

Nous sommes chagrin d'apprendre à M. Tarte que M. Bourassa, qu'il croyait disparu pour le temps de la discussion du bill de la milice, sera à Ottawa toute la semaine prochaine et suivra la discussion de clause en clause.

Le NATIONALISTE publiera dimanche prochain un article du député de Labelle sur le bill; ce ne sera peut-être pas la virulente dénonciation qu'attend le patriote député de Sainte-Marie, mais nous sommes certain que les gens modérés qui lisent le NATIONALISTE seront satisfaits.

LA SESSION LEGISLATIVE

Il sera impossible de penser grand'chose du dernier discours du Trône de Québec avant de savoir exactement quelles réformes le ministère va proposer concernant la colonisation. En effet, exception faite d'une nouvelle loi sur les relations du capital et du travail — loi dont nous ne connaissons pas davantage la teneur, mais qui, vu la tendance de plus en plus accentuée des patrons et des ouvriers à s'adresser à Ottawa en temps de troubles, ne saurait avoir grande importance. — M. Parent n'annonce guère que ces réformes pour la présente session. En dehors de la colonisation, tout va bien : le blé mûrit, les pommes de terre se maintiennent, le radium point à l'horizon...

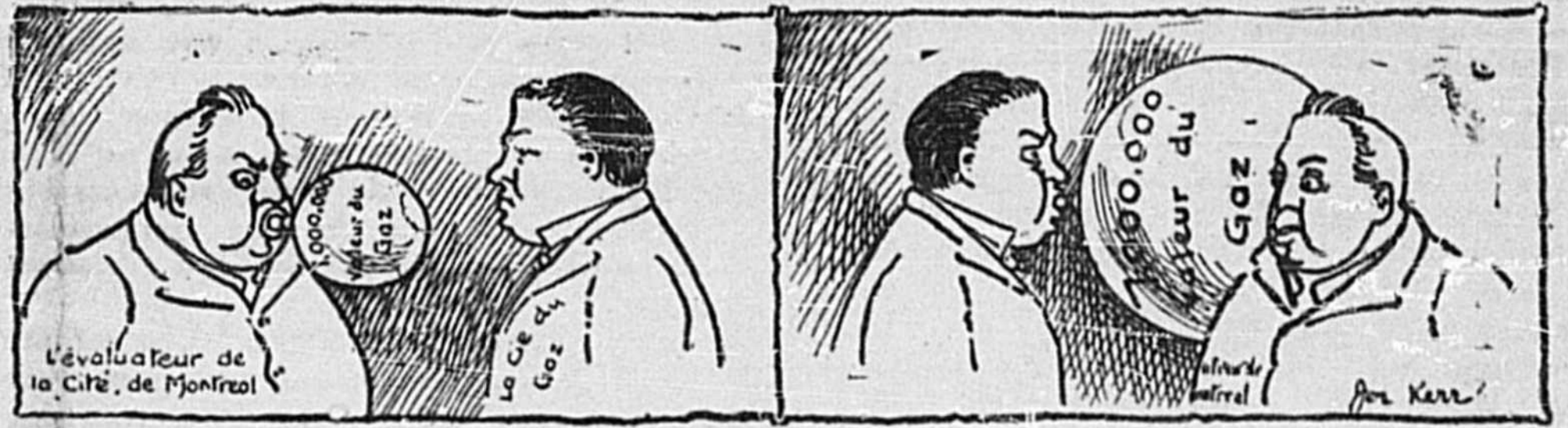
La législature ne fit-elle durant la présente session, qu'étudier la preuve recueillie par la commission de colonisation, pour amender la loi ou plutôt pour élaborer une loi nouvelle d'application facile, qui garantît les colons contre les vexations du fonctionnarisme et le concessionnaire de coupe contre la petite spéculation et les feux de forêt, qu'elle aurait encore droit à nos félicitations. — Mais l'attitude passée de M. Parent ne nous permet pas de laisser déborder notre enthousiasme avant d'en savoir plus long sur ses projets. Sa déclaration que les réformes seront basées sur les recommandations de la commission de colonisation serait plus rassurante si la commission, en dehors de l'individualité éminemment respectable et bien intentionnée de M. le sénateur Lévesque, ne se résu-mait à la personne de M. Chrysostôme Langelier, fonctionnaire habile à extraire des faits d'autres leçons que celles qu'ils comportent et qui s'est distingué à la session législative de 1903 en changeant du jour au lendemain, sur un ordre de M. Parent, les conclusions du rapport préliminaire des commis-saires.

La maladie de M. Parent a une apparence diplomatique qui n'échappe à personne. Il est difficile de n'en pas conclure que M. Parent s'en va. Il n'est pas moins difficile de ne pas se réjouir de cette perspective. Le ministère Parent est, à tout prendre, un des plus tristes que nous ayons eus depuis la Confédération. Tous ceux qui l'ont précédé ont fait quelque chose pour le peuple de cette vieille province de Québec. A des degrés différents, tous ont compris qu'ils avaient d'autres obligations que de gérer tant bien que mal les finances publiques tout en "graisant la patte" aux amis. M. Chauveau s'est occupé d'ins-truction publique. M. Chapleau a rêvé d'établir des relations suivies entre le Canada et la France. M. Mercier a établi les écoles du soir et encouragé la propagation de la race. M. Flynn a voulu améliorer la condition des instituteurs.

M. Marchand... Au fait, M. Marchand a fait peu de chose, mais s'il avait vécu il aurait tout au moins réalisé le vœu le plus ardent de M. Jean Prévost en instituant un prix de comédie. M. Parent, lui, s'est occupé d'instruction publique pour faire imprimer *Mon Premier Livre au Soleil*, et de colonisation pour ne pas paraître trop aux gages des marchands de bois. Il a ravale le Palais législatif au rang d'une boutique. A une époque où tous les pays se préoccupent d'asseoir leur grandeur économique et morale sur leurs ressources naturelles, il n'a vu dans l'aliénation du domaine public qu'un moyen d'équilibrer un budget de près de cinq millions où l'agriculture, l'instruction publique et la colonisation réunies entrent pour un total de trois quarts de million. Il n'a rien réformé, rien inventé : il a vendu, quand il ne donnait pas. Quand il aura quitté le ministère du domaine public, on verra qu'il n'y a pas de pire sentine dans l'administration provinciale, et que toute sa réputation d'habileté administrative repose sur une politique profitable à quelques particuliers bien en cour, mais ruineuse pour la province.

Pour le moment, M. Turgeon est virtuellement le chef du ministère. Il a du talent, de l'ambition. Nous le jugerons à l'œuvre. On lui élèvera un monument s'il dote sa province d'une loi des terres plus digne d'un peuple civilisé; s'il fait quelque chose d'effectif pour la petite école primaire; s'il nous délivre du ridicule et coûteux appareil qui entoure notre système administratif, et qui ne sert qu'à faire vivre des centaines de parasites; s'il arrache la législature à la domination des deux ou trois agents de change qui la gouvernent; s'il montre, enfin, qu'il joint au don de la parole l'énergie nécessaire à l'exécution des grandes tâches.

OLIVAR ASSELIN



L'ÉVALUATEUR DE LA CITÉ. — J'peux pas souffler plus fort.
LA CIE DU GAZ. — Donne, j'vas te montrer à souffler ça, des ballounes.

L'ÉVALUATEUR DE LA CITÉ. — C'est espataragonflant.

ECHOS

Les chutes de Shawinigan sont-elles englobées par la Montreal Light, Heat & Power Co? Jusqu'ici, toute l'énergie électrique amenée de Shawinigan à Montréal a été distribuée aux consommateurs par l'intermédiaire du monopole. La ville de Montréal ne bénéficie donc en rien de l'existence de la compagnie nouvelle, et le jour où il y mettra le prix le Trust deviendra effectivement propriétaire des plus belles chutes d'eau de la province. Après Shawinigan, ce sera Montmorency, la Chaudière, puis les chutes du Lièvre. Au fait, rien n'empêcha qu'avec le mode actuel de concession, toute l'énergie hydraulique de la province se monopolise un jour ou l'autre. M. Parent en frémit d'aise rien que d'y penser.

Quand il s'agit de rejeter sur les législatures locales la corvée de traiter avec la W. C. T. U., les deux côtés de la Chambre des Communes s'accordent comme larrons en foire à prêcher l'autonomie provinciale.

Il n'y a qu'un monopoleur pour vous prouver que deux et deux font trente-sept.

Un reporter du HERALD lui ayant demandé comment on en était venu à évaluer la propriété de la Compagnie du Gaz à huit millions, M. Holt a déclaré qu'on faisait entrer en ligne de compte la valeur des concessions de la Ville à la Compagnie. Or, c'est précisément dans ces concessions que la Ville s'est réservée le droit d'achat dont elle entend se prévaloir si la Compagnie n'abaisse pas ses taux. Les monopoleurs ont voulu ce détail aux bonnes poires qu'ils voulaient peler. Aujourd'hui que les concessions retombent à leur valeur réelle — encore assez considérable, Dieu merci! — il est tout naturel que les actionnaires réclament.

L'affaire de gaz et les deux sessions parlementaires ne devaient pas nous faire perdre de vue que la police n'a pas fait parler d'elle depuis un mois. M. le président Saint-Denis nous assure que le chef et ses agents, tous bons chrétiens, observent scrupuleusement le carême, ce qui le réjouit jusqu'au fond du cœur.

Le ministre de la milice a annoncé l'autre jour une augmentation de la solde des miliciens : le bruit d'une invasion prochaine du Canada lui a mis la puce à l'oreille.

Il serait intéressant de savoir si M. le député Bergeron a mis la main à la plume qui a écrit l'article du Progrès de Valleyfield reproduit dans la PATRIE de samedi dernier. Les grands hommes ont parfois de bien petits côtés. Le premier Achille était ombrageux; Napoléon, jaloux. Le gendre de M. Faucher redouterait pour sa gloire l'entrée de M. Bourassa dans la politique provinciale, que nous n'en serions pas surpris. En tout cas, espérons (cela ne coûte rien) qu'il ne s'est pas cru visé par nos dénonciations des députés sympathiques au monopole de l'éclairage : son indépendance est trop bien connue pour donner lieu à malentendu sur ce point.

Les Casgrain se distinguent. La correspondante parlementaire du JOURNAL DE FRANÇOISE (qui a beaucoup d'esprit quand elle n'en veut pas trop avoir) rapporte que le Benjamin du Sénat lui a répondu l'autre jour, en réponse à certaine question : "Never mind de quoi ce qu'y disent." Désormais on saura que les initiales de M. le sénateur, qu'on a traduites jusqu'ici par *Petit Bijou*, veulent dire "Pas Bête."

M. Charles Angers, député de Charlevoix, vient de conclure des arrangements avec l'école d'agriculture d'Ors pour y faire admettre douze élèves, triés sur le volet dans la jeunesse de son comté, et qui s'occuperont, au sortir de l'école, à propa-

ger dans leurs paroisses respectives la culture fruitière et l'incubation artificielle.

M. Angers veut faire revivre les beaux jours où Charlevoix fournissait des pommes à toute la région d'en bas de Québec; où la taille et la greffe se pratiquaient avec un art savant par tous les habitants de la Baie Saint-Paul, de la Petite Rivière et de l'He-aux-Coudres.

Bravo! Un petit verre de cidre de Charlevoix à la santé de M. Angers!

On n'aura jamais à reprocher aux gens de Toronto de s'oublier quand ils ont l'occasion de parler d'eux-mêmes. Celui qui a fait dans le News une revue du dernier Salon n'a parlé des peintres mont-réalais que juste assez pour ne pas paraître en ignorer l'existence. Sa critique des toiles de M. Beau, et en particulier du "portrait de Madame F." qui a tant offusqué sa pudeur, dénote une déplorable étroitesse de vues, un manque de sens artistique, qui nous le font prendre pour un Philistin... ou pour un peintre. Rien d'étonnant que le beau portrait de M. Porteous par Dyonnet n'ait pas eu le don d'attirer son attention.

Le Canada sera représenté cette année aux différents concours de l'Académie française par les Aspirations de M. Chapman, un nouveau poème de M. Fréchette; *Jeanne d'Arc*, et *Marie Calumet* de M. Rodolphe Girard. S'il faut en croire le correspondant parisien de la Presse, MM. Chapman et Fréchette concourraient pour le prix Archon-Despérousses; selon M. Girard lui-même, celui-ci essaierait de tâter du prix Montyon. Après tout ce qu'on a dit de mal de *Marie Calumet*, il serait amusant que l'ouvrage revint de France avec un prix de propreté, sinon de vertu.

Par un vote de 1397 contre 87, la ville de Kingston a résolu la municipalisation de son service d'éclairage.

Sherbrooke n'a repoussé une proposition semblable que par un vote de propriété, 374 votants seulement s'étant prononcés contre la municipalisation, tandis que 389 se sont prononcés pour.

A Saint-Hyacinthe, le contrat de la ville avec la Compagnie du Gaz, de l'Electricité et de la Force motrice expire le printemps prochain, et les citoyens commencent à s'organiser pour faire baisser le prix du gaz, qui se vend aujourd'hui \$3 le mille pieds pour l'éclairage et \$1 50 pour le chauffage. L'Union réclame le gaz à 75 et 50 cents — chose possible, dit-elle, si on sait tirer parti des immenses tourbières de Saint-Dominique et de Saint-François.

Le régime des monopoleurs semble partout tirer à la fin. Évidemment, l'opinion publique s'éclaire... même quand cela coûte cher.

L'échevin Couture devait, sitôt élu, passer fonctionnaire dans l'administration fédérale; c'est avec cette histoire-là qu'on a écarté son adversaire et qu'il s'est de nouveau imposé aux contribuables de Saint-Jacques. On ne semble pas plus pressé de le caser qu'il ne semble pressé de s'en aller; il restera probablement échevin pour tenter encore une fois le coup du tramway. Le ministre qui l'a sauvé d'une déroute certaine a-t-il intérêt à le laisser à Phôtel de ville, et paie-t-il, lui, M. Couture, quelque dette électorale en se constituant le protecteur de M. J. L. Archambault, avocat de la Ville et beau-frère de M. Préfontaine?

On rapporte un délicieux jeu de mots de l'échevin Chaussé.

Le très galant échevin de Sainte-Marie voudrait faire nommer une femme à la censure.

— Mais songez donc, lui dit-on, le mot *censeur* n'a même pas de féminin.

— Vous vous trompez, répond M. Chaussé avec cette présence d'esprit qu'on lui connaît : il y a l'*ascenseur*.

LE SALON

La vingt-cinquième exposition annuelle de l'Académie Royale, est la plus complète, la plus brillante qui ait encore été organisée à Montréal. Le visiteur pourra s'y faire une idée exacte de l'état de la peinture au Canada. De tous les coins du pays, les peintres ont soumis leurs meilleures œuvres à la sévère appréciation d'un jury composé de cinq artistes d'un indiscutable mérite et d'une expérience consommée. Près des deux tiers des envois ont été rejetés ; tel ou tel peintre dont le nom figurait chaque année au catalogue, a été impitoyablement refusé cette fois. C'est que les toiles ont été triées sur le volet, car un deuxième choix doit désigner celles qui sont dignes de représenter l'art canadien à Saint-Louis.

Certes, quelques tableaux discutables se sont glissés par l'entrée si jalousement gardée de la présente exposition... Oh ! sept ou huit tout au plus, ce n'est pas la peine d'en parler. Les auteurs de ces tableaux sont de vieux artistes qui ont connu de meilleurs jours. Nous comprenons facilement quels motifs ont déterminé une telle indulgence. Que l'on soit sévère pour un jeune, c'est bien ; il a tout l'avenir ; il profitera de la leçon qui cravache son énergie ; il voudra écraser, demain, avec des chefs-d'œuvre, ceux qui le dédaignent aujourd'hui ; il luttera, donc il progressera. Mais pourquoi infliger le désenchantement d'un refus d'un vieux peintre dont le talent s'éteint avec l'âge ? pourquoi en faire un trépassé dans le domaine de l'Art ? Il a subi assez de déceptions, à une époque où, chez nous, la vie d'artiste était moins enviable encore qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ne soyons pas cruels plus que la Mort ; avant qu'elle n'atteigne l'homme, ne tuons pas le vieil artiste.

Quand je vous aurai dit que je ne mentionne que le quart, à peu près, des œuvres exposées, vous me me taxerez pas d'un complaisance outrée ; et comme une revue d'ensemble serait trop longue, je me borne à parler de ce que j'admire ; je veux jeter des fleurs aux jolies choses qui m'ont charmé.

Et pour cela, je suis tenté de cueillir dans leur cadre les violettes de M. E. Bradshaw et les roses de Mlle Florence Woodman, tellement elles sont fraîches, tellement elles sentent bon, et tellement la rosée resplendit sur leurs pétales. Mais avant de les offrir au mérite, je les réunis en couronne pour orner l'étonnante brune au collier de perles, peinte par M. Dickson Patterson, et qui est belle comme les vivantes énigmes auxquelles Boticelli mettait des ailes. N'est-ce pas que les roses vont bien à ce teint caillé, et que les sombres violettes semblent cacher à demi leur modestie dans la chevelure ?... Je les y laisse. Me voilà donc les mains vides, messieurs les peintres ; il ne me reste que des fleurs de rhétorique à vous offrir. Piètre consolation !

Disons tout de suite que Mlle Carlyle peint avec une hardiesse triomphale, que M. Clarence Gagnon a réussi ses "bœufs au labour", que M. A. S. Brodeur s'est bien tiré de son effet de sous-bois, que M. Henri Fabien a rendu avec talent les côlères de l'Océan, et que M. Paul Caron a eu raison de peindre des bou leaux.

Aimez-vous les dessins au crayon noir ? M. J. Paradis en expose d'excellents ; un simple coup d'œil au "noyer" et à "l'étude de tête" vous en convaincra.

Et si vous êtes amateurs de lithographie, ne manquez pas la "Notre-Dame de Paris au clair de lune", par M. Robert Wickenden, qui a étudié avec succès les valeurs presque imperceptibles de l'ombre projetée par le chef-d'œuvre d'architecture ; très réussie, la silhouette des tours sur fond d'étoiles. Nous devons aussi au talent de M. Wickenden un "château de feuilles" ; ce tableau, qui ne manque pas de mélancolie, représente une route de village bordée d'arbres dont quelques-uns, restés verts, étalent leur note d'émeraude parmi les érables mordorés.

M. William Brymner est un noble et consciencieux artiste qui sait voir avec grandeur et simplicité la simple et grande nature. En effet, il y a de la noblesse dans le parti-pris de rester simple et de lutter carrément avec les difficultés, au lieu de les éviter par des trucs commodes. Du reste, "le Petit Chasseur" et "l'Abreuvoir" attestent que M. Brymner peut se passer de l'habileté et des moyens vulgaires. Depuis bientôt vingt ans, il enseigne à la Art Association ; la façon dont ses élèves dessinent, prouve qu'il est un excellent professeur ; la façon dont ses tableaux sont des inés, prouve qu'il est un maître.

L'originalité de M. Henri Beau se manifeste, cette année, par le portrait de Mme Fortin, peint dans l'opposition des jaunes, des violets et des blancs. C'est un véritable portrait d'exposition, très décoratif, et qui tranche gaiement sur les toiles plus sombres dont il est entouré. Mais la qualité dominante de M. Beau, c'est la finesse d'observation ; il sait tirer parti du moindre indice de nature à traduire un caractère ou à rendre plus fidèle une ressemblance ; son portrait du Dr Villeneuve se recommande particulièrement par ces précieuses qualités.

M. A. Williamson, retour de Hollande, s'est inspiré des maîtres flamands. Ses solides études de types hollandais sont enlevées avec fermeté, dans une note sombre. L'expression de ces bonnes vieilles gens est fort délicatement observée ; nous pénétrons dans leur intimité, nous devinons leurs pensées, nous vivons avec eux, semble-t-il, dans les paisibles intérieurs de leur pays, où le jour se tamise bien doucement. Il faut que le peintre ait éprouvé le charme de leur sérénité, pour pouvoir nous dévoiler ainsi, derrière leurs traits, leur âme.

Les paysages canadiens n'ont pas de plus fidèle et de plus enthousiaste interprète que M. Maurice Cullen. Sans métier apparent, au moyen de larges coups de brosse, que l'on dirait appliqués au hasard, il rend les impressions les plus délicates, il vous les

fait deviner même. Nul poète ne saurait célébrer avec une telle virtuosité le poème immense des eaux et de la neige. Ici, c'est la transparence des glaces qui flottent, bousculées par un courant rapide ; là c'est un miroir blanc, une plaine couverte de neige qui reflète par endroits le firmament, et, par endroits, le soleil, selon les accidents du terrain ; ailleurs, c'est la variété des lumières électriques, des lanternes et du gaz, de loin, à travers la poudrière. Cet inlassable observateur ne se borne pas à reproduire avec justesse les aspects extérieurs ; il va plus loin : s'il peint le ciel, il le peint impondérable ; s'il peint le roc, il y a dans la touche quelque chose de particulier qui indique la solidité ; s'il peint l'eau, nous la voyons palpitante, mobile et transparente.

Voici maintenant une "Faneuse", par M. Owen Staples, d'une prodigieuse habileté. La toile n'est même pas couverte en entier, mais l'illusion de la lumière qui vibre sur le foin coupé, est complète.

Le premier venu peut peindre la lune, mais bien peu réussissent à la reculer au fond de l'immensité, comme l'a eu faire M. William Hope dans "Early Moonrise". Il y a de l'espace entre ces arbres et cet horizon ; il y a de l'éther et de vertige entre ces lointains terrestres et la reine des nuits qui promène déjà son front d'opale dans les dernières vibrations de l'azur.

Mlle Laura Muntz excelle à peindre les enfants. Qu'elle les représente bêtés, endormis sous l'aile d'un ange, ou un peu moins pêtis, gravement occupés à briser leurs jouets, ou bien écoliers précoces traçant, en des poses adorables, leurs premières pattes de mouche, elle caresse les joues roses et l'or pâle des boucles soyeuses avec la même vérité d'expression, la même légèreté ; c'est toujours le même abandon dans le sourire, le même infini dans la naïveté des grands petits yeux candides.

Le tableau de M. W. E. Atkinson, "L'été de la Saint-Martin", captive de loin le regard. Il plait aux froids observateurs par sa vérité, et aux sensitifs par ses radieuses harmonies. C'est la fin d'un beau jour d'automne ; une douce lumière d'or baigne les choses ; de grands arbres roux, à demi dépouillés, dressent leur silhouette tourmentée sur le ciel flamboyant ; au centre, un berger adossé à une pierre regarde descendre l'astre glorieux, pendant que des moutons se dirigent vers le frais ruisseau qui serpente au premier plan. Il se dégage de cette toile je ne sais quelle impression de grandeur et de quiétude ; parmi tous les rayons qui l'illuminent, il en est qui semblent empruntés à l'aurole de Virgile... tenez, je saisis au vol la seule exclamation capable de caractériser cette magnifique œuvre d'art : c'est virgilien ! On sent que l'artiste n'a pas eu l'intention d'impressionner par le pittoresque, mais que, profondément ému, il a voulu faire planer, entre les quatre lignes d'un cadre, toute la poésie mystérieuse, tout le silence, tout le recueillement de la nature à la mort de son soleil.

M. J. C. Franchère possède le secret d'harmoniser les chairs éblouissantes avec les soies mauves, roses et crèmes ; il sait rehausser par l'éclat des fleurs les blanches épaules et les profils purs. Le meilleur goût préside toujours à ses compositions, qui se distinguent par l'élégance. La "beauté américaine", qu'il nous montre entourée de roses, en est une preuve... vivante.

L'éloge de M. Edmond Dyonnet n'est plus à faire. Jamais autant que par lui, le portrait d'homme n'a été traité, au Canada, avec énergie et naturel ; c'est l'avis unanime des artistes ses confrères. Il expose de nouveau l'admirable portrait de M. Porteous, qui a fait sensation au salon de 1902 et qui, j'ose le dire, est presque digne de Van Dyck. Cette œuvre suffirait à rendre célèbre son auteur. Avec cela M. Dyonnet est un paysagiste de mérite ; nous lui devons, cette année, une intéressante vue du Saint-Laurent à Beupré.

Le "mouquetaire lisant" est exécuté dans la manière large qui caractérise la peinture de M. Joseph St-Charles ; c'est un remarquable tableau de genre. Un portrait d'enfant, par le même, est délicieusement vivant ; les tonalités légères, les contours arrondis, donnent bien l'impression des tendres chairs et prêtent à ce portrait tout l'intérêt d'un tableau. J'allais oublier de mentionner deux autres bons portraits au fusain, encore par M. St-Charles, et exposés dans la petite salle carrée.

Evidemment, M. Robert Harris a subi l'influence de l'école anglaise. Ses envois font contraste avec ceux des autres peintres canadiens qui, presque tous, procèdent de l'école française. Et j'avoue que ce contraste est agréable, car il faut, avant tout, éviter la monotonie dans une exposition de peintures. M. Harris pourrait se dispenser de signer ses portraits d'un style si relevé ; ils se reconnaissent de loin comme étant de lui.

L'influence de Pavis de Chavannes plane sur M. G. Reid et Mde Mary Hiester Reid. Leurs paysages sont tous harmonieux par la ligne simple des différents plans largement détachés, et qu'enveloppe une tonalité chaude. Le talent de M. Reid brille dans son allégorie de l'Aurore.

Mais j'abuse de l'espace qui m'a été alloué ici. Il me faut pourtant bien vous dire que M. Frédéric Chalmers a déployé une habileté consommée pour représenter une laitière qui traite une vache le matin — cela se voit que c'est le matin — dans l'étable ; il faut que vous sachiez que M. J. L. Graham est un enthousiaste de la vie rustique dont son pinceau nous fait comprendre et aimer les moindres détails et que les paysages de M. Edmund Morris sont dignes d'attention.

Jamais les mots n'éveilleront l'idée de l'illusionnante beauté des aspects immobilisés sur la toile, dans la magie de la couleur et des contours. Aussi, ses lignes n'ont-elles pas la prétention de vous présenter sous son vrai jour l'exposition de la place Phillips ; elles vous invitent tout simplement à l'aller visiter.

CHARLES BIL

POUR RIRE ?

La fin d'un monde, suivie du commencement d'une couple d'autres.

La fin du monde est un cheval de bois que les savants des deux hémisphères enfourchent généralement avec la cavalière audace que dame Sécurité traîne dans ses bagages, parce que ledit cheval a des épaules fort larges et que, tout en ayant une crinière et des sabots pour le moins dignes d'un étalon du Haras national (1), il n'en tolère pas moins qu'on lui baille des piqûres de molette dans le méritoine et les hypochondres sans ruer et sans s'adonner à ce geste protestataire que nos habitants désignent par l'expression pittoresquement tressuée de "l'iver... l'pouce" — ce qui, dégagé des métaphores qui ne seraient pas de nature à désallonger ma phrase si nous nous amusions à les suivre jusques au bout, vent signifier qu'en parlant de la fin du monde on peut bâtir n'importe quelle pyramide et l'asseoir sur n'importe laquelle de ses faces ou de ses arêtes, et voire sur sa pointe ou son archipointe, sans avoir à craindre qu'au lendemain du jour ou le patriote Daiby pourra définitivement se passer de capot de poil, on s'en vienne impromptuement vous dire : "Monsieur, vous n'êtes qu'une tourte et vous vous êtes fourré le doigt dans l'œil avec votre fin du monde."

Cette perspective, cette latitude et le caractère rassis du cheval qui stationne à l'entrée de mon article, me mettent en humeur d'ébrancher ma petite théorie tout comme un autre, et mon hypothèse comblera probablement la mesure, d'abord parce que, de tous les pays qui se paient la fantaisie d'avoir des savants, le Dominion est le seul à ne pas avoir sa fin du monde en quelque façon nationale ; ensuite parce que, du train dont marchent les choses, il ne sera bientôt plus possible, en l'espèce, d'arguer sur des probabilités, mais seulement de philosopher sur des faits accomplis.

Au reste, je m'appuyerais complaisamment sur le Connu qui n'a plus rien d'effarouchant, pour approfondir l'Inconnu qui nous effarouche, et je compte tout particulièrement tirer parti d'un phénomène, au reste permanent, de physiologie, tant animale que végétale.

On sait — sinon qu'on daigne l'apprendre — que la plante (qu'il s'agisse d'un thalle de cladonia rangifera, d'une touffe d'"herbe-à-la-puce" ou d'un rameau d'arctostaphylos uva-ursi) et que l'animal (qu'il s'agisse d'un chat sauvage, d'un "bug-à-patate", d'un Japonais ou d'un high commissioner) est un ensemble composé d'une masse de cellules organiques ; que chaque cellule est un tout complet ; que chaque tout comprend, de même que la terre (me voyez vous déjà veur ?), un centre-nucleus, une croûte carapace et deux pôles distincts, et qu'enfin cette cellule évolue spécifiquement, c'est-à-dire naît, vit et se multiplie par doublement dans une atmosphère hémocholé-séreuse, de même que la terre évolue spécifiquement dans une atmosphère d'éther hydro-azo-azotée.

Le premier aspirant-docteur venu, du reste, vous dira que j'ai raison, pour peu qu'il ait diligemment pioché son traité d'anatomie — ce dont je ne saurais faire serment ici, parce que ça serait sortir de mon sujet.

Mais alors, qui nous empêche donc d'assimiler la terre à la cellule organique ? Va-t-on prétendre que, les diamètres des deux sphères étant disproportionnés, les deux sphères ne doivent avoir aucun point d'analogie ? Va-t-on procéder dans ce domaine comme chez certains peuples où les hommes se mesurent à la brassée ? Et d'ailleurs, par rapport à l'ensemble du système sidéral, la terre est-elle beaucoup plus volumineuse que ne l'est une cellule organique par rapport à la terre elle-même ?

Puis donc que cette différence de diamètre est la seule chose qui fasse objection sérieuse à mon système, et qu'il n'est pas malaisé de retourner victorieusement l'argument ; puisque, d'autre part, la terre, comme une simple cellule organique, comporte un noyau-nucleus, une croûte carapace et deux pôles, rien ne nous empêche plus de conclure que la terre subit une évolution correspondante à celle de la simple cellule, et que si la durée de cette évolution terrestre nous paraît longue parce qu'elle dure des siècles alors que nous ne vivons guère qu'un demi-siècle, cette durée, comparativement au nombre des siècles passés et futurs, ne doit être que correspondante à celle d'une simple cellule comparativement à la durée moyenne d'un contemporain.

Mais alors, quelle théorie patentée nous interdit de déduire la formule de l'inconnu de ces termes déjà connus, et d'affirmer que la terre, ayant les mêmes caractères que la cellule, et venant, comme celle-ci, de subir différentes transformations-évolutions, repose exactement sur les mêmes lois naturelles auxquelles est subordonnée l'évolution de cette dite cellule ?

Du moment que la durée de l'évolution cellulaire est, par rapport à nous, tellement éphémère que nous pouvons assister à toutes les transformations de ce petit monde organique, j'en conclus donc que nous pourrions, par voie déductive, reconstituer les diverses phases qu'a déjà franchies la terre avant la naissance des géologues-paléontologistes-oryctologues, et, de plus, prévoir et déterminer pour ainsi dire graphiquement ce qui nous reste encore à traverser pour que la terre atteigne sa maturité spécifique.

Tout cela me semble limpide comme les eaux du lac Timagami (2). Mais, avons-nous dit, la cellule naît, croît et se multiplie par doublement — et c'est exact.

Lorsque, en effet, cette modeste sphérotte est pour ainsi dire adulte, elle émet la substance de son nucleus en petits arcs filiformes, et ces arcs, après s'être désarticulés, déformés, déséchoués, se réunissent les uns des autres, finissent par s'adosser sommet contre sommet, et tandis que les uns tournent longuement,

leurs doubles pointes vers le pôle positif de la cellule, les autres les tournent au contraire vers le pôle négatif ; puis, chaque faisceau d'arcs s'achève vers son pôle d'élection, et la croûte carapace subit à son équateur un étranglement qui donne à la cellule l'apparence schématique d'un huit en chiffre arabe (8) ou d'une grosse nourrice corsée en jeune demoiselle, ou d'une gousse articulée de l'arachide (vulgo : *peanut*). Cette dernière forme, au reste, n'est que transitoire chez la cellule. Lorsque l'un et l'autre de ses deux pôles ont fini de se compléter aux dépens du nucleus initial, les derniers liens qui rattachaient en frémissements les deux globes-jumeaux se rompent, et, de ce qui n'était auparavant qu'une vieille cellule adulte, se sont formées deux jeunes cellules pimpantes, robustes, neuves, et, pour ainsi parler, à peine nubiles — tour de force que le 8 arabe ne saurait réaliser sans aboutir à deux zéros qui se disent rien et que la grosse nourrice elle-même ne saurait exécuter sans laisser autre chose que des déchets inserviables.

* * *

Voilà donc tout le mécanisme de la vie physiologique : c'est simple, c'est spirituel, c'est sublime comme tout ce que la Nature fait seule, c'est-à-dire sans être bâtrée par les savants.

Mais la terre, avons-nous dit, n'est qu'une cellule.

Qui, pour lors, nous empêche de présupposer qu'au jour où cette terre aura rempli spécifiquement le rôle sidéral que nous ne connaissons pas encore, mais qu'elle joue quand même à la bonne franquette parce qu'il lui faudrait attendre trop longtemps s'il ne lui fallait rien entreprendre sans l'autorisation de nos académies, — qui, dis-je, nous empêche de présupposer que cette terre se doublera graduellement au bénéfice de ses deux pôles et qu'un beau matin deux monde nouveaux naîtront de ce qui ne serait plus autrement qu'un vieux monde suranné ?

Tout cela n'est que scientifique, et ce n'est conséquemment pas encore le moment de rire, mais nous ne perdons rien pour attendre.

Lorsque l'heure de ce doublement final sera venu — plusieurs signes avant-coureurs sont déjà visibles à ceux qui voient clair la nuit, — les différents pays du monde se déséchoueront les uns des autres en allongeant les pointes relativement filiformes de leur orient et de leur occident vers leur pôle de prédilection. Le Japon, la Chine, la Corée, la Mandchourie, le triangle oriental de la Sibérie et l'Alaska, s'en iront, avec les Philippines et la Malaisie, se coller au flanc droit, c'est-à-dire occidental, de l'Australie, tandis que l'Angleterre, entraînée par le Gulf Stream moins encore que par sa profonde amitié pour la race jaune, viendra, par-dessus l'isthme de Panama, sauter de l'Atlantique dans le Pacifique, et s'en ira se coller au flanc gauche, c'est-à-dire oriental, de la même Australie. La terre alors prendra graduellement la forme d'un 8 arabe ou d'une *peanut*, et puis, un beau matin, fût-il ! on n'entendra plus parler d'impérialisme et le moment sera vende sourire.

Notule : Sir Wilfrid, en prévision des grands remaniements géographiques qui sont déjà dans l'air, ferait bien d'avoyer, dès demain, le colonel Denison et le rédacteur-en-chef du *Soleil* en mission diplomatique-militaire au Japon, Quant à Hugh Graham et au high staff du *Witness*, nous les mettrons sous globe, au château de Ramesay, comme souvenirs historiques.

GASTON DE MONTIGNY

(1) *Haras national* : institution destinée jadis à nous rapprocher de la France et qui, morte depuis, faute d'avoir, remonte historiquement à l'époque où la municipalité de Montréal faisait mettre de la paille et du peat dans ses petits chars pour empêcher les voyageurs de se geler les pieds.

(2) Le plus beau lac du monde et qui n'a qu'un tort, celui d'être dans la province d'Ontario plutôt que dans celle de Québec. Au reste, Ontario, c'est encore de l'étoffe du pays, faite avec de la bonne grosse laine de Shropshire-down et de mouton ; nous des bruyères de la Haute-Ecosse, où le moindre agnelot a du sang de bélier dans les veines...

Ce n'est qu'après trente-sept ans qu'on s'est aperçu que le drapeau qu'on avait toujours considéré celui du Dominion ne signifiait rien. M. Bourassa a déplié aux loyalistes en demandant pourquoi on l'avait remplacé par l'Union Jack sur les édifices parlementaires. M. Goldwin Smith fait justement observer dans le *WORKLEY SUN* qu'au lieu de répondre au député de Labelle par des sonnettes on aurait dû lui expliquer en quoi le drapeau canadien est aujourd'hui moins convenable qu'il l'a été depuis 1867.

Il se peut, comme le prétend la *Press*, que la Compagnie de l'Éclairage soit soustraite à l'obligation de canaliser ses fils, par la clause 567 de la charte de Montréal qui lui assure à perpétuité l'usage des rues.

Cependant, rien n'empêche la Ville de construire quand même les conduits. Ce que redoute avant tout le monopole, ce n'est pas l'obligation de canaliser ses fils, mais la formation de compagnies nouvelles ; or, la construction de conduits souterrains amènera certainement la concurrence, et s'est ce que demandent à grands cris les citoyens. S'est importé que le Montreal Light, H. & P. Co. garde ses poteaux et ses fils, pourvu qu'elle abaisse ses taux.

Caves à louer. — Deux belles caves contigues, pavées en bois, au No. 1437 rue Notre-Dame, avec grande cour, sortie sur la rue Champ de Mars. Conditions faciles. S'adresser au bureau du "NATIONALISTE".

Impressions d'assises

Je ne connais pas de spectacle plus douloureux ni, par certains côtés, plus lamentable que celui d'une cour d'assises.

L'assassinat brutal dégage moins de force tragique que cette lutte fastidieuse où les avocats se disputent, à coups de textes, de la chair palpitante, frémissante.

Le décor formaliste, incolore ; la paperasserie légale, étrange et si baroque parfois ; les longs interrogatoires à répétitions infinies ; la médiocrité intellectuelle de la plupart des acteurs—tout cela ne fait qu'accroître le relief du drame.

On sort de là avec une sensation d'étouffante angoisse, avec le besoin de respirer au grand air, de s'ébattre en plein soleil.

Interrogez tous ceux qui, par devoir professionnel, suivent les assises ; ils vous répondront que très souvent l'émotion la plus douloureuse leur est venue de l'auditoire, de la foule qui guette le scandale, la secousse morbide.

J'arrive de Sainte Scholastique ; j'y ai dû suivre une partie du procès Bélanger-Séguin. A chaque audience, la foule débordante des huissiers, se ruait dans la salle en avalanche. J'ai entendu crier des gens qui s'étranglaient dans la cohue. On se battait presque pour un siège ; les deux tiers de l'auditoire passaient cinq ou six heures debout, dans une atmosphère étouffante, pour ne rien perdre du spectacle.

Il y avait là des enfants de quatorze et quinze ans, et des vieillards de soixante-dix, des hommes dans la force de l'âge et des femmes de toutes les conditions : des fillettes qui avaient encore au cou la médaille du couvent et des grand-mères à lunettes et à cheveux blancs, des mères de familles qui avaient dû laisser à la maison cinq ou six enfants ; des jeunes filles jolies et d'allures distinguées.

Une bambine rose et blanche, en robe courte, priait un policier de lui réserver, pour elle-même, sa tante et sa maman—de très braves gens, évidemment,—de bonnes places. J'ai vu des femmes de quarante ans rester trois heures debout dans une allée plutôt que de manquer une scène du drame.

Et dès que défilent les témoins, toutes les têtes se penchent, ardent à saisir le moindre mot, à deviner l'allusion scandaleuse, avec une sorte de respect craintif devant ce spectacle dont une partie, souvent, leur échappe ; les physionomies les plus fraîches, les plus charmantes se flétrissent dans cette tension déprimante vers le sang ou la boue. On a le sentiment très net d'une régression morale, d'une descente vers l'instinct brutal.

Et l'on se demande ce que viennent faire là tous ces hommes, et si notre pays est tellement riche qu'ils puissent gaspiller tant d'énergies ; quelles images ils emporteront de cette salle d'assises où la curiosité les retient, à demi hypnotisés.

Mais c'est aux femmes que l'on en veut surtout. Et c'est elles dont la présence—pour user d'un mot brutal mais juste—écœure le plus profondément.

La femme, l'être de grâce et de bonté en qui s'incarnent nos plus doux souvenirs, nos plus chères espérances ; vers qui nous nous tournons, aux heures tristes, pour chercher en ses yeux appui et courage ; dont le sourire épand sur tout un peu d'idéal et colore les plus sombres horizons,—la femme se compromettant de pareils milieux, c'est une chose qui révolte jusqu'au plus intime de soi-même.

Ah ! mesdames, pourquoi ne pas nous laisser le droit de vous admirer complètement ?

OMER HEROUX

Le Club Jacques-Cartier

SURVIVRA-T-IL ?

On discute actuellement très fort, dans les milieux conservateurs, la question de la survivance du Club Jacques-Cartier.

On sait que cette institution, établie sur le modèle des clubs anglais, offrait aux conservateurs un point de ralliement important.

En ces derniers temps, la situation pécuniaire du club devient assez difficile, et cet après-midi, M. Monk, M. Hugh Graham et M. Rufus Pope ont eu une conférence où s'est discuté le sort du club.

M. Monk, qui a fait des frais considérables pour le maintien de cette institution, où il a d'ailleurs d'ardentes sympathies, en voudrait le maintien.

Nous n'avons pu savoir si l'on en était arrivé cet après-midi à une décision finale.

M. Borden sera en ville mardi. C'est probablement ce jour-là que tout sera réglé.

Vive la triplice

DISCOURS SIGNIFICATIFS.

Naples, 26.—Le roi d'Italie et l'empereur d'Allemagne ont fait aujourd'hui l'inspection de la flotte italienne.

A la suite du lunch du "Hohenzollern," le roi d'Italie a porté le toast suivant : "Mon peuple et moi saluons en votre Majesté un ami fidèle et sûr. Ses liens qui, depuis tant d'années, unissent nos États à une alliée européenne, ont été la plus forte garantie de la paix européenne ; ils doivent le rester."

L'empereur Guillaume a répondu : "L'idée de la Triple Alliance est gravée de façon ineffaçable dans la pensée de nos sujets. L'alliance est devenue pour nos peuples une bénédiction et pour l'Europe une sûre garantie de paix, sous la protection de laquelle se continuera, de façon ininterrompue, le pacifique développement des nations."

LA GUERRE

LE BUT DE LA RUSSIE

Saint-Petersbourg, 26.—Dans le resorit qui annonce la nomination de Kourapatkine et de Makaroff, le Tsar dit que le but de la lutte actuelle est d'assurer définitivement la prédominance de la Russie sur les rives du Pacifique.

FACE A FACE

Liao Yang, Mandchourie, 21.—Le général Mishtchenko a été informé que les Japonais ont suspendu leur marche sur la ligne Ping-Yang-Anjou. 3.000 Japonais sont stationnés à Anjou et 1.000 à Pak-Chieng ; 40 vaisseaux et transports japonais sont à Chindampo. L'objectif des Japonais serait de tourner le flanc des Russes, c'est pour quoi ils attendent des renforts.

Des patrouilles russes et japonaises ont échangé quelques coups de fusil près de Pak Chieng.

UNE MANŒUVRE DE SIR ROBERT HART.

Saint-Petersbourg, 26.—La presse russe critique sévèrement la conduite de Sir Robert Hart, inspecteur général des douanes chinoises, qui a conseillé à la Chine de fortifier son armée. Le *Novos Vremya* voit là une preuve de l'intention de l'Angleterre d'intervenir pour entraver l'action de la Russie si le Japon est battu.

KOUROPATKINE A HARBIN

Saint-Petersbourg, 26.—Kourapatkine, arrivé à Harbin, visitera successivement Moukden, Liao Yang et Port-Arthur. On croit qu'il attendra, pour frapper un coup décisif, l'arrivée en Orient des six cuirassés et des trois croiseurs de la Baltique qui doivent partir en juillet pour Port-Arthur, où ils arriveront en septembre. De tous les vaisseaux russes avariés dans les premiers combats, le *Czarevitch* seul est encore hors de service. Le *Boyarin*, qu'on disait avoir sauté accidentellement à Daluy, a été renfloué, puis réparé à Port-Arthur.

MAKAROFF PREND L'OFFENSIVE.

Saint-Petersbourg, 26.—Le vice amiral Makaroff télégraphie au Tsar : "J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que j'ai quitté Port Arthur aujourd'hui (26) avec des cuirassés, des croiseurs et des torpilleurs, pour faire une reconnaissance dans les îles voisines."

ÉTINCELLES ELECTRIQUES

INCENDIE A NEW YORK

New-York, 26.—Un incendie a détruit cet après-midi le No 61, Broadway, et endommagé les édifices voisins. On a craint, pendant un certain temps, une conflagration générale et l'émoi a été considérable.

ODELL DEMISSIONNERAIT

New-York, 26.—On annonce que le gouverneur Odell démissionnera en septembre, afin de se consacrer exclusivement à la direction de l'organisation républicaine de l'état. Il céderait la place au lieutenant-gouverneur Higgins.

NOUVEAUX ETATS AMERICAINS.

Washington, 26.—La majorité républicaine de la commission dite des Territoires a voté la reconnaissance de deux Etats nouveaux : l'Oklahoma, formé du territoire de ce nom et du Territoire Indien, et l'Arizona, formé du territoire de ce nom et du nouveau-Mexique. L'Oklahoma, toutefois, ne naîtrait à la vie politique qu'en 1906.

Cette résolution sera certainement sanctionnée par le Congrès.

ENCORE DESAVOUE

Ottawa, 26.—Le gouvernement vient de désavouer l'acte de la Colombie Britannique relatif à l'immigration japonaise. Cet acte, adopté le 4 mai 1903, introduisait l'emploi de Japonais aux travaux exécutés en vertu de franchises provinciales.

TERRIBLE TEMPETE DANS LE SUD

Louisville, Ky., 26.—Jamais, depuis la guerre civile, le Sud n'a été aussi complètement isolé du Nord. Toutes les communications télégraphiques sont interrompues. Le bruit court qu'il s'est produit de nombreuses pertes de vie et de grands dommages matériels.

CONTRE LE TRAVAIL JAUNE.

Londres, 26.—Vingt mille hommes ont manifesté cet après-midi, à Hyde Park, contre l'importation du travail chinois au Transvaal. Des discours ont été prononcés de quatorze estrades différentes, entre autres par John Burns, le chef ouvrier.

MODERNE BARBE BLEUE.

Londres, 26.—Le suicide de Georges Crossman a produit un émoi énorme. On a trouvé dans sa malle le cadavre de l'une de ses huit femmes. Cinq de celles-ci sont actuellement retracées, deux manquent. On suppose qu'il a dû se débarrasser d'un certain nombre d'autres.

C'est un moderne Barbe Bleue.

DISASTRE DANS UNE MINE

Wilkesbarre, Pa., 26.—Au moins six hommes ont perdu la vie aujourd'hui par la chute d'un ascenseur dans un puits de mine.

CYCLONE A L'ILE MAURICE

Port-Louis, Ile Maurice, 26.—Un terrible cyclone a semé la ruine et la désolation à travers l'île, les 21 et 22 mars. Vingt-quatre personnes ont été tuées, des milliers sont sans abri ni nourriture. Les récoltes, les maisons, les ponts, les télégraphes, tout est détruit.

UNE SCÈNE DE CARNAGE.

New-York, 26.—Un italien du nom de Girolanio Gallenducci, matelot à bord de l'Arbista, dans les mers du Sud, a tué à coups de revolver, deux officiers et blessé trois personnes qui voulaient l'arrêter.

LES INONDATIONS.

Shenectady, N. Y., 26.—Plusieurs ponts sur la Mohawk ont été emportés par les glaces. Une dépêche de Grand Rapids, Mich., annonce que 2,500 maisons sont entourées d'eau. Toute une partie de la ville est inondée.

LES BANDITS DE CHICAGO.

Chicago, 26.—Les bandits des remises du tramway, Neirdmeir, Marx et Vandine, seront exécutés le 22 avril. On leur a refusé un nouveau procès. Les frères de Vandine et de Neirdmeir, présents à la condamnation, ont éclaté en sanglots.

DERNIÈRE BRAVADE.

Union, Missouri, 26.—Georges Collins a été pendu aujourd'hui pour le meurtre du détective Schumacher. Au prêtre qui lui offrait les consolations de la religion, il a dit rudement : "Pas de prière pour moi, je meurs en brave."

Le complice de Collins, William Rudo'ph, est aussi sous le coup d'une condamnation à mort.

A TRAVERS LA VILLE

POUR LES PAUVRES.—La Société de Protection des Femmes, Vieillards et Enfants, dont le refuge de la rue Dorchester a déjà soulagé d'innombrables souffrances, donnera le lundi 18 avril, au Parc Sohmer, une grande séance au bénéfice de ses pauvres. Elle s'est déjà assurée le concours d'artistes distingués.

LE CHEMIN DE FER DU TÉMISCAMINGUE.—Le R.P. Desjardins, curé de Ville-Marie (Témiscamingue) était hier de passage à Montréal, retour de Québec où il a eu, avec d'autres citoyens de sa région, une entrevue avec les ministres au sujet du chemin de fer du Témiscamingue. Il croit que le gouvernement va enfin se décider à subventionner la construction du chemin du pied du lac à Ville-Marie, distance de cinquante milles. La subvention consisterait en terres. La commission de colonisation va, paraît-il, recommander fortement cette entreprise au gouvernement. La délégation a aussi demandé la division du comté de Pontiac (Ville-Marie se trouve à 240 milles du chef-lieu actuel, Bryson), et la création d'une cour de circuit à Ville-Marie.

ASSOCIATION DRAMATIQUE.—Comme par les années passées, il n'y aura pas de représentations au Théâtre National, durant la semaine sainte. Cependant, lundi soir (seulement), le 28 aura lieu une grande soirée dramatique et musicale donnée par l'Association Dramatique de Montréal, sous le patronage distingué de M. Gauvreau.

On jouera "Mazaria", grand drame historique par Jacques d'Ar, avec, comme lever de rideau, le "Fausseur", pièce en vers de M. Etienne Gauthier (Paul Hysson), auteur du "Repentir", joué dernièrement au Théâtre National. Les entr'actes comprendront du chant, de la musique, de la déclamation, etc. Les prix d'entrées sont les mêmes que d'habitude : 10, 20, 25, 40 et 50 cents.

IL EST MOURANT.—François Groulx, dont les journaux ont rapporté hier la tentative de suicide, est actuellement dans un état fort critique à l'hôpital Notre-Dame. Le malheureux s'est complètement tranché le larynx. Les médecins, pour le traiter, ont été obligés de faire lui aspirer le chloroforme par la gorge.

ACCIDENT DE TRAMWAY.—M. Archibald Bawce, 57 ans, un Anglais en visite à Montréal, s'est fracturé une jambe hier après-midi en voulant monter en tramway, à l'angle des rues St-Jacques et Cathédral, transporté à l'hôpital général, il a donné pour adresse Thornton Park.

BAGARRE SANGLANTE.—Au cours d'une cuitte, James F. McCarthy, 29 ans, et Charles McGregor, 45 ans, l'un et l'autre sans domicile connu, se sont portés de rudes coups hier soir. La scène a eu lieu en face d'une buvette de la rue des Commissaires, près de la rue St-Gabriel, McGregor a été arrêté, McCarthy s'est fait passer à l'hôpital Notre-Dame.

DAN DALY EST MORT A NEW-YORK 26.—Le fameux comédien Américain est mort subitement cet après-midi à l'hôtel Vendome. Sa femme était aussi morte subitement il y a à peine deux semaines.

M. Georges Gauvreau, propriétaire du Théâtre National Français, ne se contente pas de nous donner des représentations morales, il sait aussi rassembler le sentiment religieux de ses compatriotes. La semaine prochaine—semaine Sainte—le National restera fermé.

Pour la semaine de Pâques la direction prépare un spectacle qui fera époque dans les annales théâtrales de Montréal. Le fameux drame français, "François les bas bleus," sera joué avec une mise en scène très élaborée. On se portera en foule au Théâtre National, pour se refaire du jeûne de la semaine Sainte.

LA BOURSE

L'activité du marché durant la semaine qui vient de s'écouler a été beaucoup plus considérable que durant les semaines précédentes, et la hausse a été plus accentuée qu'on le croyait possible. Le mouvement de hausse commença lundi et dura trois jours. Puis la réaction inévitable se produisit, et les cotes tombèrent peu à peu. En somme malgré toutes les fluctuations il n'y a que très peu de changement dans les cotes de clôture d'hier, comparées à celles de samedi dernier. Cependant le changement est pour le mieux, et les courtiers s'entendent pour dire que la spéculation de la semaine a été satisfaisante.

S'il faut les en croire, le plus beau résultat de ce regain d'activité et de hausse est la peur causée aux baissiers, dont un grand nombre se sont couverts. Il est bien possible qu'ils soient revenus à la charge, mais leurs opérations ont été plus timides, et les hausiers ont affirmé leur position.

Voici le rapport de banques publié hier. Il est plutôt incolore et n'est pas de nature à aider ou à nuire au marché. Il a eu pour résultat immédiat de plonger la finance dans un calme complet.

Reserve, augmentation..... 158,300
Reserve, moins dépôts du gov. ang..... 1,523,150
Prêts, augmentation..... 8,941,905
Espèces, augmentation..... 477,500
Billets, du gov. augmentation..... 2,584,500
Dépôts, augmentation..... 11,684,300
Circulation, augmentation..... 22,200

BOURSE DE MONTREAL

MM. L. G. Beaubien & Cie, courtiers, 104, rue St-Frs-Xavier, nous fournissent le rapport suivant :

Montréal, 26 Mars 1904

VALEUR :	Vend.	Ach.	VALEUR :	Vend.	Ach.
C. P. R.....	114 1/2	113 1/2	Oul. Pl. bo... 112
Duluth Co.....	D. Coal Com. 61	57	...
Detroit.....	63 1/2	63	D. " Pf... 112	109	...
Toledo Ry.....	20 1/2	20 1/2	I. " Com. 100	75	...
W. S. R.....	200	140	B. C. P. Ass.
M. S. R.....	210	206	Wind. Ho.
W. India E... 75	39	39	B. Mont..... 250	246	...
Tor. S. R.....	100	99 1/2	B. Ont.
Hal. ".....	90	86	B. Br. N. A.
St. John R... 120	100	100	E. Molsons... 205
Twin C. T.... 93	92	92	B. Tor. 227	225	...
R. & Ont.....	84	83 1/2	B. March..... 152
C. Cable.....	187	180	Ham. E. R...
M. Tel.....	159 1/2	159	B. National...
Bell Tel.....	140	135	B. Royal...
D. I. & S. c. 10	9	9	B. N. Scot...
" ".....	29	24 1/2	B. E. Tow... 120
M. H. & L... 73	71	71	B. Québec...
Nova Sc. S... 81	79	79	B. Comm..... 150
Marconi.....	B. Hochel...
L. Pulp. C... 90	78	78	No. Wes. La...
Mon. Cotton... 110	107 1/2	107 1/2	Bds D. I. & S. 57	56 1/2	...
Dom. ".....	35	34	" L. Grant...
C. Col. ".....	46	43	" C. Cab. c. 98
Merc. ".....	" " p.....
Mont. ".....	" Mont. St...
Mt. War Ea...	" H. E. R...
" Repub...	" B. Tel...
" Paine...	" C. C. Cott 98
Lake Wo...	" D. Coal...
North Star... 250	246	246	" L. Pulp...
Virtue.....	No. Sco. St... 104
Ogl. Fl. pfd... 120	115	115	Dominion B...

A vendre pour \$50. un coffre fort Frénette valant \$120. S'adresser aux bureaux du NATIONALISTE.

MORT SUBITE.—Alfred Laurendeau, 52 ans, père de famille, est mort subitement hier soir dans sa cour, 351 rue Montcalm.

HOTEL CECIL

64 St Gabriel
MME BOUGEANT, Propriétaire.
Salle à Diner 25c. — Salons particuliers 50c
Menu du Dimanche, 27 mars.

POTAGES
Mock Turtle à l'Anglaise. Soupe aux pois.
Contommé au riz.
POISSON
Saumon bouilli. Sauce aux huîtres.
ENTRÉES
Cuisset de veau braisé jardinère.
Irish Lamb Stew
ROTIS
Roastbeef. Yorkshire Pudding. Sauce Poivrée,
Gigot de Chevreuil. Canards noirs à la gelée.

LEGUMES
Haricots verts au beurre. Patates bouillies,
Patates en purée, Patates frites.
VIANDES FROIDES
Roastbeef. Veau. Porc. Petit Salet. Langue. Jambon,
DESSERTS
Pudding aux Figues, Sauce Rhum.
Tartes aux Pommes. Fruits assortis.
Fromages : Oka, Gruyère, Canadien.
Thé, Lait ou Café.
Ouvert tous les dimanches, de midi à 3 heures et de 6 heures à 8 heures.

LE MOUVEMENT NATIONALISTE

De COURRIER de Saint-Jean (conservateur):
 "Nous lisons avec beaucoup d'intérêt le NATIONALISTE, nouvel organe de la ligue qui porte son nom.
 "C'est un journal qui permet à ses collaborateurs de montrer leurs nuances politiques.
 "C'est un genre qui plaît au public.
 "Les ministres et les gouvernements ne sont pas plus exempts de la critique que les simples politiques, d'après le NATIONALISTE.
 "Ceci a son bon côté, malgré que les actions de M. Bourassa ne s'accordent pas avec ses paroles et ses écrits."

— De L'AVENIR DU NORD, de Saint-Jérôme:
 "Le programme du NATIONALISTE est bien d'accord, comme on le voit, avec la devise du nouvel organe: DROIT AU BUT.
 "Les idées émises par le NATIONALISTE sont bonnes et acceptées, nous le croyons sincèrement, par tous les Canadiens qui aiment leur pays.
 "Le NATIONALISTE étant un organe indépendant, non baillonné par les exigences de l'esprit de parti, comble une lacune qui existait à Montréal.
 "Il est bon que le peuple s'entende dire la vérité sur les questions politiques du jour. Or, seul un journal indépendant peut la lui dire toujours."

— LA VÉRITÉ, toujours loyale, fait le plus cordial accueil au NATIONALISTE, dont elle approuve le programme en tout point.
 — Du COURRIER de Montmagny (libéral):
 "Nous accusons réception avec remerciement d'un nouveau journal politique intitulé LE NATIONALISTE. C'est l'organe d'un groupe de politiciens qui veulent revendiquer pour leur pays la plus large mesure d'autonomie possible pour une colonie; pour leur province la plus grande indépendance compatible avec le maintien du lien fédéral, et l'adoption par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux d'une politique essentiellement canadienne.
 "L'existence du NATIONALISTE a sa raison d'être, et si ce journal est dirigé dans le sens strict énoncé par son programme, il a une très belle mission à remplir."

— Le TRIFLUVIEN cite les trois articles du programme Nationaliste et ajoute:
 "Le NATIONALISTE entend ne pas manger du curé, ce dont nous le félicitons de tout cœur. Nous espérons qu'il saura toujours défendre ce que nous avons de meilleur: notre religion, notre langue et nos bonnes vieilles traditions.
 "Nous souhaitons au nouveau confrère longue vie et prospérité."

— On lit dans L'UNION DES CANTONS DE L'EST, à propos de la conquête prochaine du Canada par une armée d'aventuriers américains:
 "Le point le plus curieux de cette nouvelle, c'est que le mouvement dont il est ici question aurait pour cause médiate les agissements des membres de la Ligue Nationaliste de Montréal!!!
 "Est-ce que par hasard cette dépêche n'a pas été lancée par quelques francs phobes, extrêmement anxieux de soulever l'opinion anglaise de ce pays contre M. Henri Bourassa et ses partisans?"

— De L'ÉVÉNEMENT, d'Ottawa:
 "Le Canada n'a pas hérité d'un droit divin à la paix, dit un de nos journaux chauvins de l'Ontario. Mais il n'a pas non plus hérité d'un droit éternel à la guerre. Le Canada renferme nombre de personnes qui ne conçoivent pas qu'une nation soit grande sans gloire militaire. Les triomphes pacifiques sont beaucoup plus à désirer que la dévastation et la désolation de la guerre. Le Canada n'a pas et ne doit pas avoir d'armée permanente qu'une poule n'a besoin de dents."

— Un prêtre éminent nous écrit de St-Hyacinthe:
 "Ci-inclus veuillez trouver mon chèque pour trois abonnements à votre journal. Bien que je sois sur mon départ pour un long voyage, je tiens à souscrire, afin de lire des hommes convaincus et au franc parler. J'aime à croire qu'ils seront patriotes plutôt que jacobins. L'esprit de parti me paraît un grand péril national..."
 De M. L. H., de Cranbrook, (Col. Angl.):
 "S'il vous plaît de m'inscrire au nombre de vos abonnés... Du nationalisme j'en suis, et si je ne puis être à vos côtés, je puis au moins vous donner une aide morale et encourager votre publication, qui sera, j'en suis sûr, excellente. Courage et longue vie!"
 De M. J. J. M., pharmacien au Sault Sainte-Marie (Mich.):
 "Je vous félicite de votre idée patriotique et promets de faire tout en mon pouvoir pour aider à la circulation de votre journal dans les alentours."

Nous recevons chaque jour des dizaines de lettres de ce genre. Le NATIONALISTE peut se vanter d'être déjà un des journaux les plus connus de la province.
 — M. Emile Vincelle écrit dans L'ÉTOILE de Lowell:
 "M. Bourassa n'a pas besoin d'être défendu, et l'écrivain du PROGRES DE VALLEYFIELD sans doute compté sur le silence dédaigneux du député de Labelle avant de se hasarder à publier la tirade enflammée que LE PATRIE nous donne comme échantillon de son article..."
 "Il y a une chose que M. Bourassa travaille à édicter: un peuple canadien-français fort et uni, conscient de ses devoirs et bien déterminé à obtenir la

plénitude de ses droits. C'est le but unique de sa vie; il y travaille sans cesse, entouré d'une phalange de jeunes patriotes de talent dont les efforts ne sauraient rester stériles. Pour atteindre ce but, il y a des obstacles à renverser; on les renversera. Avec le temps, du bon vouloir et de la persévérance, les bonnes causes finissent par triompher. Sans cela, la justice ne serait qu'un vain mot. La Ligue Nationaliste Canadienne n'en est encore qu'à ses premiers pas. Bientôt, elle aura enrôlé sous son drapeau tous les Canadiens qui veulent faire passer l'intérêt du pays avant l'esprit de parti."

Mes relations avec le "Nationaliste"

Un peu partout, on considère que le NATIONALISTE est mon organe.

Dimanche dernier, M. Asselin a défini la position du NATIONALISTE en face des partis. On me permettra de définir la mienne à l'endroit du NATIONALISTE.

Je ne suis ni le fondateur, ni le propriétaire, ni le directeur, ni le rédacteur du NATIONALISTE. Je possède un douzième seulement de son capital-actions. Je suis l'un de ses collaborateurs du dehors, seul responsable des articles que j'écris et que je signe, et je n'exerce aucun contrôle immédiat ou lointain sur les autres articles qui y paraissent non plus que sur l'administration et la direction du journal. Voilà qui est clair, je pense.

A mes quasi-intimes, cette courte explication suffira. J'en ajoute une autre à l'intention d'une catégorie beaucoup plus nombreuse de lecteurs qui ne connaissent pas ou qui connaissent imparfaitement l'origine du NATIONALISTE.

Depuis longtemps, je regrettais l'absence d'un journal longtempe, je regrettais l'absence des questions nationales et politiques à un point de vue absolu indépendant des partis. Il y a bien LA VÉRITÉ, dont je reconnais toute la bonne et salutaire influence. Mais LA VÉRITÉ est avant tout un journal religieux. Elle n'atteint qu'un public spécial et nécessairement restreint. Je voulais voir naître et vivre une feuille plus populaire, qui attirât la foule. Pour cela, il fallait un homme et des fonds: un homme qui refusât obstinément de se vendre ou même de se louer, et un capital suffisant à assurer l'existence d'un journal qui pût se passer de tous les appuis louches ou compromettants. Je rencontrai M. Asselin. Par tempérament et par conviction, il voulait être journaliste à la façon que je souhaitais. Il trouvait des collaborateurs animés du même esprit. Après quelques pourparlers, je consentis à leur prêter mon concours pour organiser une compagnie, et je leur promis des articles.

On me permettra de répéter ici les motifs que j'ai fait valoir auprès des personnes très-désintéressées qui ont consenti à devenir actionnaires du NATIONALISTE.
 "Voici des jeunes gens qui ont du talent, du caractère et des idées. Ils veulent échapper à l'esclavage sordide que le journalisme de parti impose à ses ouvriers. Je suis homme de parti—oh! pas des plus dociles,—mais enfin, j'appartiens à un parti politique et je reconnais volontiers que le régime parlementaire nécessite l'organisation et le maintien de deux partis. Toutefois, je crois bon que les partis—le mien comme les autres—soient surveillés, critiqués et au besoin bousculés par une presse libre."
 "Si l'esprit de parti était ici ce qu'il est en Angleterre, la nécessité de journaux indépendants serait moins impérieuse. En Angleterre, la discipline de parti comporte une très grande liberté de pensée, de parole et même d'action. Ici, non seulement faut-il voter avec son parti, mais on doit, sous peine d'excommunication majeure, écrire, parler, penser, respirer, manger et dormir suivant les strictes règles du protocole disciplinaire rouge ou bleu. Ce régime engendre l'abrutissement moral et intellectuel des hommes publics et la démoralisation de la pensée et de l'action populaires. De plus, il offre au pays un danger immédiat et très grave."

"Nos partis politiques, de moins en moins divisés par les principes, se disputent la victoire, non pour assurer le triomphe d'une idée, mais pour récolter les honneurs et les profits du pouvoir. Au fond, sous le couvert de luttes acrimonieuses qui visent surtout les hommes et les méthodes d'administration, les deux partis s'entendent comme larrons en foire pour mépriser toutes les grosses influences. Que les autorités impériales veuillent nous imposer quelque action conforme à leurs désirs,—comme il est arrivé pour la guerre d'Afrique,—elles s'emparent, par séduction ou par intimidation, de l'esprit des chefs; et immédiatement elles ont à leur service les orateurs, les journalistes et les bataillons des deux partis; et toute discussion sérieuse de leurs projets est étouffée. Les grands intérêts financiers—constructeurs et directeurs de chemins de fer, manufacturiers, agents de change et d'agiotage, commerçants de bois—agissent de même et réussissent à merveille à faire protéger leurs privilèges par tous les ministères. Qu'on observe de près les mouvements de la politique, à Ottawa et à Québec, et l'on constatera que cette tendance pernicieuse s'accroît chaque jour."

"Il est urgent qu'une presse indépendante des partis, des coteries et des syndicats de la finance éveille l'opinion publique et mette le peuple en garde contre les dangers qui menacent notre intégrité nationale et notre équilibre économique."
 "Je ne garantis pas que ces jeunes gens, que je veux aider dans cette œuvre utile et patriotique, tiendront un langage et une attitude toujours exemplaires. Plus jeunes que nous et, partant, moins flattés aux hommes et aux choses, ils seront plus rigoristes, plus exigeants que nous. Ils condamneront

le mal plus volontiers qu'ils ne loueront le bien. Ils attaqueront des hommes et des idées que nous ménagerions davantage, ou encore ils les censureront dans des termes que nous aimerions adoucir. Ils précheront des réformes trop hâtives ou trop radicales. Mais peu importe: ils ont, dans l'ensemble, un programme qui mérite d'être appuyé; ils se proposent un but qui ne peut qu'être utile au pays. Pourquoi ne les aiderions-nous pas? Il y en a tant d'autres qui ne songent qu'à s'amuser, à s'abrutir ou à exploiter la confiance publique!"

C'est dans cette pensée que les actionnaires du NATIONALISTE, appartenant à des groupes et à des milieux très divers, se sont unis pour en assurer l'existence matérielle. C'est dans la même pensée que je lui donne ma collaboration et que je me tiens responsable, ici comme ailleurs, de tout ce que j'y signe et de rien de plus.

HENRI BOURASSA

Notre Production Agricole

La terre ne demande qu'à enrichir ses habitants, mais les habitants manquent à la terre.

FEMELON.

Nous avons raison de nous féliciter des immenses développements de l'industrie laitière dans notre province, surtout si nous tenons compte de l'état relativement pitoyable dans lequel elle végétait, il y a quelque vingt-cinq ans.

A cette époque, la province d'Ontario était déjà célèbre pour la qualité et la quantité des fromages qu'elle exportait, tandis que notre production était limitée à un chiffre insignifiant.

Quant au beurre, il était généralement fabriqué selon les méthodes modernes dans la province-voisine et nous en étions encore presque exclusivement à la production du beurre de ménage, avec ses défauts et les nombreux inconvénients qui le faisaient négliger par le commerce.

Quelle heureuse transformation s'est opérée depuis!

Le dernier recensement (1901) est venu nous révéler que Québec produit maintenant du beurre et du fromage pour une valeur annuelle de \$12,874,367, tandis que la production d'Ontario est de \$14,968,922. On voit que nous ne sommes pas trop distancés par notre voisine, bien qu'elle ait pris les devants sur nous depuis un quart de siècle.

Cela prouve que si, parfois, nous sommes un peu lents à nous lancer dans la carrière du progrès, nous ne tardons pas à y marcher ensuite à pas de géants.

Mais cette glorieuse évolution de notre industrie laitière ne s'est pas effectuée spontanément.

Elle fut l'œuvre d'un certain nombre d'hommes à vues éclairées qui ont su mettre leur influence et leurs efforts individuels en action commune. Leur travail fut ardu et souvent bien ingrat. Ils eurent à vaincre les préjugés de l'ignorance et de la routine. C'est au prix de généreux sacrifices et d'une admirable persévérance qu'ils ont pu répandre dans nos campagnes cette instruction pratique et cet esprit de coopération qui ont amené le succès.

Ce qui a été fait pour notre industrie laitière pourrait et devrait se faire pour les autres branches de notre production agricole.

La culture des céréales en est rendue chez nous à une condition déplorable et qui rappelle celle où languissait notre industrie laitière il y a vingt-cinq ans.

Nous devrions, là encore, imiter l'Ontario en faisant rendre à notre sol toutes les variétés de produits dont il est susceptible, à commencer par le froment.

Notre confrère LA PRESSE semble prétendre que nous ne pouvons pas cultiver le blé avec profit dans notre province et qu'il vaut mieux continuer d'aller demander notre pain quotidien aux cultivateurs de l'Ouest.

Il est évident que son article n'a pas été écrit sérieusement.

Il est vrai que la culture du blé est tombée en désuétude sur plusieurs points de notre territoire et qu'elle est même disparue totalement des régions les moins fertiles et où les bons moulins font défaut. Il est vrai que les chemins de fer nous amènent de loin des farines qui se vendent à bon marché; mais est-ce à dire que nous n'avons pas assez de bonne terre à blé pour subvenir au moins à notre propre consommation?

Qu'on aille consulter l'administration de la ferme expérimentale d'Ottawa, dont la sphère d'action s'étend à Québec et à Ontario, et on constatera, par une multitude de rapports particuliers, que le sol de Québec est absolument propre à la culture du froment et que cette culture s'y fait avec profit du moment que les conditions requises sont observées.

Le fait est que nous voyons des milliers de nos agriculteurs les plus intelligents et les plus prospères se livrer de plus en plus à la culture des céréales. Il y a un véritable réveil, sous ce rapport, dans plusieurs districts.

Le recensement de 1901 nous apprend que l'année précédente une superficie de 159,826 acres fut ensemencée en blé dans la province de Québec et que le rendement fut de 1,968,203 boisseaux, soit une moyenne de 14 06 boisseaux par acre.

J'admets que cette moyenne pourrait être plus élevée, mais elle n'en est pas moins très encourageante, eu égard aux circonstances. Il faut se rappeler que la culture du blé telle qu'elle se fait aujourd'hui parmi nous, et prise dans son ensemble, laisse énormément à désirer.

Si le recensement n'était porté que sur les cultivateurs qui sèment et moissonnent le blé d'après les ré-

gles posées par la science agricole, il est bien certain que cette moyenne eût été beaucoup plus élevée.

Dans les Cantons de l'Est, où le sol est léger et naturellement défavorable à la production du blé, on n'a pas cessé d'en récolter, et je pourrais citer plus d'un cas où, grâce à une culture rationnelle, on obtient une moyenne d'environ 17 boisseaux à l'acre. C'est un peu mieux que dans l'Ontario où la moyenne générale établie par le recensement de 1901 est de 15.04 boisseaux pour le blé de printemps.

Si nous pouvions examiner en détail le rendement du blé dans la vallée du St-Laurent proprement dite, où se trouvent les plus belles terres du monde, on trouverait partout des fermes où la moyenne de la production du blé atteint souvent celle du Manitoba, qui occupe entre 17 et 25 boisseaux par acre.

Si je ne craignais pas de commettre une indiscretion, je signalerais comme exemple la ferme de l'hon. juge Tellier, à St-Hyacinthe. Ce magistrat, dont la science et l'intégrité sont si universellement reconnues, a eu la bonne idée de consacrer à l'agriculture les loisirs que lui laisse l'exercice de ses hautes fonctions. Il dirige son exploitation avec un soin et de méthode qu'il en met à rendre la justice.

Dans un champ de quatre arpents, cultivé l'année précédente en racines fourragères, il récoltait dernièrement cent trente minots de beau blé.

Ce même champ donnait, l'été suivant, deux récoltes de foin qui rapportèrent un bon revenu et firent l'admiration des connaisseurs.

Le fait est que la culture du blé trouve sa place dans tout bon système d'assolement. C'est ce que nous enseignent nos meilleurs agronomes, à commencer par les directeurs de notre ferme expérimentale.

Voilà une institution qui n'est peut-être pas suffisamment connue par notre classe agricole, et à ceux qui voudraient étudier, d'une manière spéciale, cette importante question du blé, je conseille de se mettre en communication avec la direction. C'est là qu'ils apprendront ce qui peut et doit être fait pour récolter le blé avec profit par la préparation judicieuse du sol, le recours aux engrais et aux amendements, et, surtout, l'adoption de races de blé à haut rendement.

Il suffit d'écrire dans l'une ou l'autre langue une lettre à "M. le Directeur de la ferme expérimentale, Ottawa", pour en obtenir un ou plusieurs bulletins donnant les renseignements demandés. La franchise postale est accordée à cette correspondance.

Parmi les variétés de blé les plus recherchées par la meunerie, les blés durs ont la préférence, parce qu'ils offrent un grain bien plein et bien formé et qu'ils contiennent beaucoup plus de gluten et de matières azotées que les autres. La farine en provenant offre une couleur jaune légèrement grisâtre; elle est très riche et d'une purification facile.

Or, l'expérience prouve que le sol et le climat de la province de Québec sont spécialement favorables à la production de ces blés.

Ce sont les blés durs que nos meuniers font venir par cargaisons du Manitoba, en attendant que leur industrie soit alimentée par notre propre agriculture.

J. A. GIBBYNE

Mentir savamment semble à M. Tarte la chose la plus respectable du monde. Sans en rien savoir, il a écrit que le NATIONALISTE appuierait M. Laurier. Jeudi dernier il écrivait d'Ottawa à son journal:

"M. Lavergne, le jeune député de Montmagny, a fait ses débuts parlementaires en défendant l'usage de la cigarette, qu'il croit être excellent pour la santé."

Le correspondant parlementaire de la PATRIE écrivait dans une autre page:—"M. Lavergne dit que la cigarette fumée convenablement ne fait pas plus de tort que le cigare ou la pipe: le tout dépend de la sagesse du fumeur. M. Lavergne est d'opinion que le gouvernement fédéral ne doit aucunement intervenir dans l'éducation des enfants. C'est une atteinte à la liberté individuelle. Si les parents, dit-il, s'aperçoivent que la cigarette fait tort à leurs enfants, ils trouveront moyen de leur faire passer cette habitude."

Au fond, M. Tarte est absolument de l'avis de M. Lavergne, puisque, dans la lettre où il parle du député de Montmagny, il s'exprime ainsi:

"En cette matière, comme en beaucoup d'autres, c'est l'abus qu'il faut condamner. Inconnus les foules, prévenons les excès. Ne songeons pas à empêcher par des lois notre population de faire usage du tabac. Nous perdrons notre temps."

Toujours dans la même épître, M. Tarte dit que M. Lavergne n'a pas rougi de se servir de l'anglais pour son premier discours.

M. Tarte sait que la Ligue Nationaliste, dont M. Lavergne fait partie, n'a pas condamné l'usage de l'anglais par les députés français; mais il n'en coûte rien de l'insinuer, et il y va de sa petite perfidie comme il a insinué la veille que M. Bourassa s'était sauvé devant le bill de la milice, quand il savait que la discussion n'en était encore qu'à sa première phase et que M. Bourassa assistait, à Québec, à une réunion du Conseil de l'Agriculture.

Tels procédés qui déshonoreront des blancs-becs comme nous deviendront fort respectables chez l'ancien ministre.

M. Carbonneau (Comte de Montmagny) a disparu comme dans une trappe en mettant le pied au Canada. Il traitera avec le ministre de la navigation par l'intermédiaire de son valet de pied; ce sera moins compromettant pour M. Préfontaine. En attendant, M. Tarte le fait chercher par terre et par mer, pour prouver aux lecteurs de la PATRIE que M. Colombier n'est qu'un trait d'union entre le ministre et Carbonneau, et qu'ainsi se réalise cette parole de la fable: Deux pigeons vivaient en paix dans un Colombier.